

## Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant*

Jean-François Chassay

Volume 30, numéro 2, hiver 1998

Poétiques du recueil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501208ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501208ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (1998). Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant*. *Études littéraires*, 30(2), 143–147. <https://doi.org/10.7202/501208ar>

Résumé de l'article

Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant*.

■ À la limite, le titre du livre de Marie-Pascale Huglo pourrait passer pour un oxymore : que pourrait bien signaler la transformation (de forme, de nature, de structure) de « ce qui ne se distingue pas », « ne présente pas d'intérêt », pour reprendre les définitions du dictionnaire ? En vérité, ce titre colle tout à fait à son objet, l'anecdote, et révèle un paradoxe propre à sa définition presque insaisissable qui la confine aujourd'hui à la double-contrainte : « exemplaire, on la suspecte de déformer les faits ; factuelle, on lui reproche de manquer de portée, c'est-à-dire de ne pas être exemplaire » (p. 33).

*Métamorphose de l'insignifiant* permet d'explorer, avec précision et justesse, une aire fort négligée à l'intérieur du discours social. Si tous les domaines du dicible ont leurs règles, leur topique, leur rhétorique, la brièveté de l'anecdote, sa découpe particulière, ses liens avec la tradition orale et la fragilité des frontières qu'elle partage avec d'autres modèles génériques — de la nouvelle à la fable en passant par le potin ou la rumeur — en font un espace de langage particulièrement intéressant pour l'analyse discursive à cause de sa fragilité même. Ce qui peut apparaître comme de l'insignifiance, de la légèreté, un petit fait curieux sans portée générale, dit également beaucoup des mythologies que nous développons en société (comme société) et peut prendre en ce sens une valeur indicielle. Si on accepte, à la suite des travaux de Marc Angenot, que le discours social n'est pas seulement constitué de « genres » juxtaposés en secteurs indépendants mais qu'il forme un ensemble systémique et interactif, on pourrait avancer que l'anecdote peut agir parfois comme révélateur de ces points de friction, jouant un rôle de pivot ou de déclencheur. Ce rôle peut par ailleurs être réflexif, car il s'agit bien ici de chercher à comprendre ce « que l'anecdote peut encore nous apprendre ? Que peut-elle nous montrer qui ne soit pas prévisible ou insignifiant ? » (p. 151).

Il fallait faire preuve de beaucoup de rigueur pour parvenir à circonscrire aussi bien l'anecdote tout en démontrant en même temps la friabilité de sa définition, l'évolution d'un terme dans une perspective diachronique qui rend compte de sa dimension labile. Là plus qu'ailleurs sans doute, on peut reprendre ce que disait Lejeune en s'intéressant à l'autobiographie : « Pour étudier un genre, il faut lutter contre l'illusion de la permanence, contre la tentation normative, et contre les dangers de l'idéalisation : à vrai dire, il n'est peut-être pas possible d'étudier un genre, à moins d'accepter d'en sortir »<sup>1</sup>.

Cela se manifeste notamment dans la grande capacité de déplacement, de migration du genre, qui permet à l'auteure d'en faire l'analyse aussi bien dans des biographies de type journalistique, des récits concentrationnaires ou des textes de fiction. L'anecdote peut prendre place partout, mais sa contextualisation, selon les cas, prend des formes différentes. L'intérêt de cet ouvrage tient aussi à la place accordée au texte littéraire.

---

1 Philippe Lejeune, *le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 8.

Sans hiérarchiser les ouvrages dans lesquels l'anecdote prend place, Marie-Pascale Huglo montre en quoi les modalités du texte de fiction lui permettent d'approcher l'anecdote de manière singulière. Ainsi, sans que ce ne soit à proprement parler le sujet du livre, l'anecdote permet de voir comment, à l'intérieur du discours social, il peut exister un potentiel historico-cognitif pour le texte de fiction. Celui-ci s'est toujours nourri de non-fictif, au point parfois où sa fictionnalité peut être mise en doute. Mais on chercherait en vain ce que pourrait être une fiction « pure ». En ce sens, *L'Imitateur* de Bernhard, analysé de manière remarquable ici, apparaît comme un cas limite des possibilités offertes par l'anecdote pour ébranler le concept même de fiction.

Ainsi, comme on le voit — et peut-être le déplorera-t-on —, ma lecture offre peu de prise à la polémique dans la mesure où l'ouvrage m'a semblé fort juste et stimulant. Il appelle néanmoins des questions ou des commentaires qui peuvent servir d'ouverture à une discussion et que je présenterai en quatre volets qui, dans certains cas, se recourent partiellement.

À plusieurs reprises, il est question de « pratiques communicationnelles », de « stratégies communicationnelles », de « force communicationnelle » ou encore d'« horizon communicationnel » sans que je ne parvienne toujours à voir de quoi il est question précisément lorsque la question de la communication est en jeu. On sait que le mot a acquis au cours des dernières décennies, avec le développement des théories cybernétiques, une polysémie qui conduit allègrement de *la Fin de la modernité* (chez Vattimo) à *la Théorie de l'agir communicationnel* chez Habermas et c'est pourquoi le sens à accorder au mot dans le contexte de l'anecdote me semble important. Faut-il le concevoir en relation avec celle-ci dans une perspective pragmatique liée « à la notion de fait » (p. 204) ? La communication doit-elle être liée à « l'immédiateté de l'impact événementiel » (p. 151) ou au fait que l'anecdote renvoie au réel (p. 80) ? Comment s'articule le rapport entre communication et modernité ?

De la modernité, sautons à la postmodernité (dans son acception sociologique, au sens de société postindustrielle) : si les journaux ont joué un rôle important dans les modifications du sens de l'anecdote (et de la valeur accordée à celle-ci) au XIX<sup>e</sup> siècle, peut-on imaginer, en faisant de la prospective, comment les nouveaux réseaux de communication (Internet, etc.), avec l'infini bavardage qu'on y retrouve, modifieront (ou pourraient modifier) le sens même de l'anecdote ?

De manière moins triviale, je voudrais revenir sur ce qui sourd de l'analyse de certains textes, et notamment des récits concentrationnaires. Dans ces derniers cas, si « l'anecdote représente un pont entre la réalité des camps et les récits qu'on en a fait » (p. 84), est-ce qu'on ne pourrait pas voir celle-ci comme une tentative (désespérée, peut-être) pour allier le dire et le montrer, c'est-à-dire pour associer, par le biais du langage, un fait à un acte perceptif et cognitif, cela permettant de répondre à la question fort juste posée à la page 79 : « Comment dire l'abrutissement, la répétition et la perte de sens sans perdre et le sens du récit et l'intérêt du lecteur » ? Si tel est le cas, voilà qui rejoindrait vos conclusions en remettant en question la superficialité de l'anecdote.

On pourrait d'ailleurs s'avouer sceptique au bout du compte devant l'affirmation selon laquelle il existe une dévalorisation de l'anecdote aujourd'hui (ou alors celle-ci serait à préciser). Si elle n'a pas nécessairement bonne presse, elle se retrouve néanmoins partout et particulièrement, semble-t-il (n'est-ce qu'une impression ?), lorsque le contexte d'argumentation se révèle dramatique. Ainsi, il est proprement stupéfiant de constater que la moindre allusion au sida provoque quasi automatiquement une flopée d'anecdotes. « Je connais quelqu'un qui... » : cette formule consacrée qui déclenche le discours permet de sortir la discussion de l'abstraction en la personnalisant (comme lorsque le *Times* ou *Newsweek* avaient publié en couverture des photos des victimes de la maladie ; mais peut-il y avoir des « portraits anecdotiques » ?). Voilà qui remet en question du moins la légèreté de l'anecdote. A-t-elle provoqué souvent dans l'histoire (orale seulement ?) ce genre de cristallisation autour d'un événement culturel, d'une maladie, d'une crise ?

Voilà donc quelques-uns des commentaires, quelques-unes des questions que ce livre a provoqués. Il reste à espérer que sa richesse en provoquera beaucoup d'autres.

Jean-François Chassay

Université du Québec à Montréal

■ Comme Jean-François Chassay le souligne, *Métamorphoses de l'insignifiant* vise avant tout à explorer un genre méconnu, négligé, mais cependant largement utilisé et réutilisé. À l'instar du détail, du potin ou du mot d'esprit, l'anecdote se présente bel et bien comme un révélateur dont l'insignifiance, souvent affirmée, n'enlève rien à l'intérêt. Que l'on prête seulement l'oreille aux expressions du type « ce n'est qu'une anecdote, mais... », et l'on a déjà une idée du poids qu'on peut accorder à la légèreté de l'historiette dans nos discours. La question qui se pose alors est simple : pourquoi passer sous silence ces petits récits bavards dont on ne se passe pas ? Pourquoi ne pas s'arrêter sur ces événements curieux qui servent souvent de relais, de « passeurs », bref, pourquoi ne pas leur consacrer un essai ?

Dans la mesure où l'insignifiance se trouve au point de départ de ma réflexion, le problème que soulève Jean-François Chassay à propos de la dévalorisation du petit récit ne peut être pris à la légère. La fréquence de l'anecdote et son impact parfois dramatique doivent-ils effectivement nous amener à en reconsidérer la cote ? Un article paru dans *le Devoir* des 24 et 25 janvier 1998 me permettra d'illustrer ponctuellement en quoi le constat de la faible valeur anecdotique n'empêche pas les anecdotes de foisonner<sup>1</sup>. Après avoir dressé le portrait du « bêtisier municipal » à petits coups de curiosités révélatrices, la journaliste déclare : « Au-delà de ces éléments somme toute anecdotiques, la situation soulève un problème de fond ». Cela lui permet d'énoncer clairement

l'objet de son article (qui dénonce le chaos du conseil municipal de Montréal), suite à quoi elle s'empresse d'accumuler de nouveau des incidents « somme toute anecdotiques ».

Cet exemple assez banal vise à montrer tant l'actualité de la dévalorisation (dont des expressions du type : « au-delà de l'anecdote » témoignent) que l'importance que je lui accorde. Deux distinctions me semblent ici nécessaires. Tout d'abord, la dévalorisation ne se mesure pas en termes de fréquence (de quantité), mais en termes de valeur accordée, de légitimation : la pléthore anecdotique n'empêche pas la dévalorisation du petit récit, bien au contraire. En outre, la maigre valeur allouée à l'anecdote n'entraîne aucunement sa nullité effective : son impact est d'autant plus fort qu'elle se donne en passant, en sus, et sa capacité de déclencher les idées est d'autant plus efficace qu'elle se contente, apparemment, des à-côtés (drôleries, curiosités, particularités).

Prétendre alors que la faculté de *montrer*, propre aux anecdotes, travaille « en deçà » d'un *dire* ne vaut que si l'on a conscience de l'extraordinaire capacité des images non seulement à frapper l'imagination, mais aussi à relayer nos dires. Que l'anecdote nous permette de glisser d'une idée à une autre, que ses récits singuliers ou anodins apportent de l'eau à nos moulins renvoie à l'imbrication spécifiquement *exemplaire* d'un montrer et d'un dire. Quitte à brûler les étapes et à répondre à deux questions à la fois, il me semble que si je maintiens l'insignifiance de l'anecdote tout en insistant sur l'importance de celle-ci, c'est précisément en raison de cette imbrication exemplaire de la *deixis* et de la *semiosis*.

L'anecdote est un élément dynamique du « discours social », un élément interactif qui, parce qu'il joue de son insignifiance, nous permet d'arrêter et de relancer des unités de sens qui, autrement, dérapent. Que l'on considère un instant le domaine de la photographie. Voilà l'image d'une troupe de militaires en exercice. En voici une autre, anecdotique celle-là, où apparaît, dans un coin, un enfant jouant avec quelques soldats de plomb dont les bras et les jambes sont brisés. Il est entouré d'hommes armés. Que nous montre cette photographie, que nous dit-elle que la première, dans toute sa vérité, reste incapable de nous faire voir ? La guerre, rien d'autre. L'image et le concept de la guerre ressortent, par un simple contraste exemplaire, dans toute leur horreur : de l'insignifiance naît le sens.

L'enjeu, on l'aura compris, est non seulement rhétorique mais aussi cognitif. Si l'anecdote s'associe autant aux situations dramatiques, n'est-ce pas précisément qu'elle donne prise au drame, lui donne forme ? À l'instar de l'image de l'enfant aux soldats, elle joue du contraste, du ressort de sa propre insignifiance pour révéler la monstruosité d'événements pluri-quotidiens : guerres, maladies, désastres. Que cette saisie cocasse, déchirante ou curieuse reste anecdotique, comme on dit, témoigne autant de l'efficacité du petit récit que de la valeur limitée des expériences exemplaires et mémorables qu'il ressaisit.

---

1 Kathleen Lévesque, « Un parfum de fin de régime », dans *le Devoir*, samedi 24 et dimanche 25 janvier 1998, p. A1.

Si l'insignifiante anecdotique renvoie à un processus rhétorique exemplaire qui, pour le dire un peu vite, joue du retrait que le récit creuse dans le discours, la dévalorisation anecdotique résulte d'un processus historique au terme duquel l'anecdote ne peut plus prétendre donner de leçon à qui que ce soit. Le terme même de « dévalorisation » indique qu'il fut un temps où d'être anecdotique on avait la liberté. En fait, l'anecdote opère sur le principe de sa non-valeur, mais elle est l'héritière d'une pratique prestigieuse de la rhétorique antique et classique (et plus largement des modes de transmission de savoir traditionnels), l'exemple. *Paradeigma* chez Aristote, *exemplum* au Moyen Âge, sont des moyens de communication où se lient argumentation et narration. L'anecdote en récupère les fondements discursifs tout en les adaptant aux pratiques modernes de communication qui cherchent moins l'autorité de la tradition que la rationalité du jugement et de la preuve : c'est pourquoi l'anecdote est un mode discursif dont la force est partout et la valeur nulle part.

Il faut, en effet, dans les temps modernes, qu'elle disparaisse du savoir socialement légitimé pour conserver quelque chose de la force de communication de l'exemple. Avec l'anecdote, le bavardage révèle sa puissance dramatique : en découpant un événement dans le quotidien, elle permet une saisie d'un sens (elle le saisit et le fait saisir du même mouvement). La modernité a donné une force à l'anecdote par sa référence *apparemment immédiate* au réel historique, mais cette immédiateté devenait aussi la preuve de sa faiblesse de médiation. En fait, l'anecdote est d'autant plus puissante comme appareil de médiation, donc de communication, qu'elle est « toujours déjà » prise, constituée dans une structure de sens inaperçue. On peut, dès lors, comme le suggère Jean-François Chassay, se demander ce qu'il en adviendra avec les nouvelles techniques de communication : rien ne semble empêcher son impact d'encore plus s'étendre sur la surface de la toile. Car c'est bien de communication dont il est encore question, c'est-à-dire d'un découpage (ou d'une « invention ») du réel en fonction d'une signification transmissible. Avec le décentrement de l'internet, l'exemplarité est à l'évidence mise à mal, mais cela ne devrait pas empêcher les anecdotes de circuler, soit en recomposant un horizon de sens, soit, au contraire, en diffractant la saveur des petits récits dans une appréhension des singularités : ainsi en va-t-il d'une nouvelle métamorphose de l'insignifiant.

Marie-Pascale Huglo